



Lettre aux adhérents

Janvier 2021

La situation que nous vivons depuis un an rend plus difficiles les réunions, tant de nos groupes adhérents que du Conseil d'administration, ainsi que des échanges épistolaires entre nous et en particulier la réalisation et la diffusion du Bulletin de liaison.

Le conseil, qui s'est réuni en visioconférence en décembre dernier, a donc pris la décision de vous adresser cette « Lettre aux adhérents », que nous souhaiterions faire parvenir à tous par voie postale, ce qui reste problématique en ce moment, et que nous envoyons dans un premier temps par internet.

Comment vivre l'Évangile, en adulte, avec ou sans institution ecclésiale ?

C'est la conclusion que nous avons tirée à notre dernier conseil en visioconférence le vendredi 4 décembre 2020 et qui sera le thème de notre **prochaine assemblée dont il reste à fixer les modalités.**

Mais n'attendons pas la fin de la pandémie pour dire que **NSAE est toujours là**, que nous avons besoin plus que jamais de tisser ou retisser des liens avec nos adhérents et les autres. Et cette lettre vous est envoyée dans ce but, en cette période difficile.

Alors que de nombreuses voix s'élèvent dans le monde pour dire que rien ne sera comme avant, **NSAE continuera à être force de proposition et vision fraîche d'une Église autre.** Mais nous avons besoin de vous tous, adhérents pour poursuivre ce but et nous développer.

Une adhésion est donc **à votre disposition** et vous pouvez largement la diffuser **et nous envoyer la vôtre.**

Un nouveau flyer, un peu rajeuni est en gestation. Il vous sera envoyé dès que possible.

Il est juste temps de vous adresser, au nom du conseil, **nos vœux de paix et de santé.**

Et bonne lecture !

André THIREAU

Projet d'Assemblée générale 2021

Comment vivre l'Évangile, en adulte, avec ou sans institution ecclésiale ?

Nous avons donc ce projet de thème qu'André Thireau vient de nous présenter. Nous pensions faire appel à Dominique Collin. Nous avons retenu la salle habituelle pour février... Le Covid-19 en a décidé autrement, mais le projet demeure. En attendant de pouvoir le concrétiser, nous publions ici la lecture des résumés de son analyse de la Lettre de Paul aux Galates ainsi que de l'étude conduite par notre commission « NSAE et Évangile ».

La lettre aux Galates, un des textes les plus extraordinaires du Nouveau Testament

La lettre s'adresse à une communauté de Celtes émigrés au centre de la Turquie que Paul a fondée : ce sont des païens convertis et ils sont sur le point de céder à l'injonction provenant de chrétiens de Jérusalem, d'origine juive, de passer par les marqueurs d'identité de la foi et de la loi juives pour être « véritablement sauvés ». Pourquoi, s'indigne Paul, veulent-ils revenir à un système d'esclavage, de servitude, de dépendance de la loi de Moïse, alors qu'ils ont été libérés par la foi au Christ ?

La lettre s'adresse aussi à nous, aujourd'hui.

La liberté est une quête. Qu'est-ce qu'on fait pour ne pas retomber dans les esclavages et la dépendance ?

Nous avons fait comme les Galates : le christianisme est devenu une religion de la loi, alors qu'il est né comme une libération de la loi.

Pour Paul, il ne faut jamais obéir : la seule obéissance qui se justifie, c'est celle sous la conduite de l'Esprit. Toute autre forme d'obéissance fait retomber de la liberté obtenue par la foi au Christ à l'esclavage de la loi.

La lettre a trois parties :

1- Section narrative : l'itinéraire de Paul (1,6 à 2,21)

Jacques, le frère de Jésus, a envoyé aux Galates, convertis par Paul, des missionnaires chargés de leur rappeler qu'ils doivent respecter la loi (on ne peut pas adhérer au Messie sans passer par la loi juive) et de les mettre en garde contre Paul à qui est dénié le titre d'apôtre.

Paul répond que ce qui fait de lui un apôtre, ce n'est pas une délégation, mais sa vie changée par la croix du Christ.

Annoncer l'Évangile, c'est prêcher le Messie crucifié. Le Christ s'est rendu dépendant de la croix au nom de la loi, pour nous libérer de la loi. Quand on croit au Christ, on reçoit cette même expérience d'affranchissement et de liberté.

2- Section « enseignement » (3,1 à 5,1) : ce n'est pas de la loi, mais de la foi que nous recevons la filiation divine. C'est par la foi et non par l'observance religieuse qu'on devient libre.

Refuser la loi, ce n'est pas réduire à néant la promesse faite à Abraham. Ce n'est pas la circoncision qui marque l'Alliance, c'est la foi et seule la foi justifie.

La loi ne fait que vérifier nos trahisons et nos infidélités, elle nous condamne. La loi révèle notre culpabilité.

Si on revient à la loi, on désactive la foi au Christ.

Nous sommes justifiés par une bienveillance absolue.

3- Section « éthique de la liberté » (5,2 à 6,18) : la foi qui libère. Ce n'est pas de la chair, mais de l'Esprit que nous recevons la vie éternelle.

La liberté se confond à « être conduit par l'Esprit ».

Il n'y a pas d'amour plus grand que de rendre l'autre libre, c'est-à-dire indépendant.

On ne doit rien à Dieu, on ne se doit rien les uns aux autres, hormis la liberté, qui est l'amour.

Conclusion

Paul parle et se fait apôtre au nom de **la vérité de l'Évangile**, qu'il nous fait partager. **Ce n'est pas un contenu, mais c'est la liberté**, notre propre liberté. En faire quelque chose qui nous conduit à obéir est un contresens catastrophique : « Vous avez renversé l'Évangile, vous l'avez mis sens dessus dessous ; de l'Évangile qui est la liberté, vous avez fait une dépendance, une obéissance à la circoncision, à la loi de Moïse » se résume l'introduction de la Lettre.

La loi dit : tu es coupable. L'Esprit dit : tu es innocent, tu es né engendré d'une bienveillance absolue. Elle te rend libre.

Pourquoi vouloir dépendre de ce à quoi on obéit, que Paul appelle « la voix de la chair » ? Se confrontent en nous la voix de l'Esprit, qui est la voix de la liberté, et la voix de la chair, qui est la voix de la dépendance, de la sujétion à ce qui nous fait être esclave de la loi, des marqueurs tels la circoncision ou l'observance de cycles liturgiques, d'une dépendance où on ne fait que répéter ce que d'autres nous disent qu'on doit faire.

On trouvera toujours une communauté de gens pour justifier l'obéissance et la trouver bonne. Mais Paul nous dit « il ne faut jamais obéir ». Notre liberté est plus libre que nous. Et ce qui me fait découvrir en moi plus libre que moi, c'est la foi du Christ qui nous a montré ce que c'est qu'être libre, en l'étant jusqu'au bout.

En travaillant un thème très moderne, très contemporain, qui est celui de la liberté, cette épître nous renvoie ailleurs de ce que l'on pense être la liberté. Qui n'est pas faire ce que l'on veut, ni même vouloir ce que l'on fait, car on peut être assujéti à une dépendance. Elle nous oblige à un discernement en soi de la voix de l'Esprit.

Une liberté inouïe, qui n'est ni la liberté philosophique, ni la liberté morale, ni la liberté citoyenne ; une liberté qui reste scandaleuse pour tous ceux qui pensent qu'elle obéit à une certaine forme de soumission à des règles, des doctrines, des institutions.

Ce qui fait de l'Épître aux Galates un des textes les plus extraordinaires du Nouveau Testament.

Compte-rendu de la Commission NSAE et Évangile (4 décembre 2020)
Travail sur l'analyse de Dominique Collin concernant l'épître aux Galates
Par Christophe Breysacher

La liberté est une valeur essentielle prônée par notre réseau, pour preuve nombre de nos associations ont choisi le mot liberté dans leur dénomination. Il est dommage que cela ne se retrouve pas dans le nom de la revue « Parvis ».

Ce qui compte ce n'est pas l'observance scrupuleuse des rites, c'est d'être au service du frère. L'institution ecclésiale cherche à dominer les gens en leur imposant des règles. La loi est le résultat d'un consensus entre les membres d'une communauté, pas un absolu qui ne peut jamais être changé. La société civile veut être associée aux choix définissant la règle commune. La liberté nous vient de l'Esprit, mais l'Église infantilise les croyants. Dans ce cadre, la laïcité est une chance pour l'authenticité de la foi. Nous sommes dépositaires d'une révélation incarnée. La célébration de la foi ne prend de sens que par le partage d'un chemin de vie entre nous et avec d'autres.

Paul n'est pas un délégué choisi par les croyants pour les représenter. Il est apôtre, car il a rencontré personnellement le Christ. La religion a emballé la foi dans un paquet-cadeau et a repris le dessus. Ainsi, nous sommes comme des enfants qui jouent plus avec l'emballage qu'avec le cadeau !

Les mouvements d'Action Catholique ont remis en cause le langage traditionnel de l'Église, comment aujourd'hui créer quelque chose de nouveau ? Ceux qui n'avaient pas la foi aidaient les croyants à structurer leur foi. Le problème, c'est qu'aujourd'hui nous tournons en cercle fermé. La Mission Ouvrière a perdu sa dimension de masse. L'institution a travaillé pour que ces structures ouvertes ne soient pas trop solides...

Nous devons rejoindre tous ceux qui s'engagent pour leurs frères sans mettre en avant nos étiquettes, en particulier dans le secteur de l'économie sociale et solidaire. Le Christ est déjà présent aux périphéries ! Nous devons faire connaître les bonnes initiatives.

L'institution ne changera pas. Nous devons réfléchir entre nous et avec les autres sur nos possibilités de témoignage. L'écologie est un combat prioritaire. Le pape François montre l'exemple en montrant plus de préoccupation pour les questions écologiques et sociales que pour les problèmes internes à l'Église. L'évêque de Saint-Denis fait de même pour les migrants. « Laudato Si » a été très bien reçu par beaucoup y compris par des athées.

L'obédience à l'autorité épiscopale peut être un frein pour les organisations d'Église qui souhaitent faire bouger les lignes. Nous, nous sommes un petit groupe qui n'a pas ce problème, mais qui est isolé. Néanmoins, il est possible de témoigner de l'Évangile sans être d'Église : l'essentiel c'est d'humaniser le monde en délivrant un message de fraternité et de dignité.

Les « bons cathos » sont formatés pour être dépendants des clercs. Comme l'Église, nos sociétés démocratiques modernes sont travaillées par des tendances autoritaires. Face à cela, nous cherchons à être acteurs de liberté et à la partager avec d'autres dans l'élaboration d'une liberté collective. Nous voulons une Église autre.

Intitulé de la conférence demandée à Dominique Collin

Le débat se déploie autour des questions suivantes : comment fait-on fait Église aujourd'hui ? Comment fait-on advenir le christianisme, au-delà des reliques de chrétienté en déliquescence ? Comment vivre le christianisme en dehors de la structure ecclésiale ?

Le peuple de Dieu n'est pas qu'un peuple de croyants. Il y a une définition positive de l'Église : c'est l'assemblée, la communauté, le rassemblement de ceux qui se reconnaissent dans le message de l'Évangile. Le problème c'est que l'institution a fait perdre toute crédibilité au message de Jésus.

Nous avons décidé de proposer à Dominique Collin l'intitulé suivant : **Comment vivre l'Évangile en adultes avec ou sans institution ecclésiale**

Méditation

(Proposée par Jacques Musset)

L'hiver est une saison souvent décriée à cause de ses côtés sombres, froids, austères. On a l'impression que la nature est sans vie : les arbres sont dénudés, leurs branches paraissent mortes, les carrés et les allées s'envahissent d'herbe. Mes vieux pruniers ressemblent à de grands escogriffes ébouriffés d'où la vie s'est retirée, mes plants de framboisiers ne sont plus que des tiges desséchées, les fraisiers des vieillards racornis, les cassissiers épuisés. Ça, c'est l'apparence. Il ne faut jamais se fier aux apparences. En réalité, la terre et les plantes se recueillent après avoir beaucoup donné et reconstituent leurs énergies pour se remettre de nouveau à l'ouvrage, l'heure venue. La sève des plantes vivaces et des arbres n'est pas morte, mais elle descend en profondeur pour se revitaliser. De même la terre a besoin de reprendre souffle lentement et paisiblement pour être activement disponible aux services qu'on lui demandera au début de la saison suivante. Les fortes gelées lui sont bénéfiques. En effet, les nuisibles qui pensent hiberner tranquillement en son sein trépassent et disparaissent.

Qui observe avec attention le spectacle de la nature hivernale a sous les yeux, en dépit du décor extérieur sévère, des signes évidents que l'hiver n'est pas une saison morte : les bourgeons minuscules affleurent aux branches des arbres et annoncent des promesses de fruits. Mais ces signes sont discrets, quasi imperceptibles parfois. Seuls, ceux qui prennent le temps d'examiner minutieusement l'univers végétal qui les entoure décèlent ces indices précurseurs d'une vie en gestation. J'aime l'hiver pour son silence et son travail souterrain qui s'opère lentement et mystérieusement dans tout le vivant, malgré froid, vent et pluie. L'hiver est le temps des infimes commencements, quasi invisibles comme le sont tous les vrais commencements. Non, ce n'est pas pour moi une morne saison, comme on le dit trop souvent, c'est au contraire une période très riche. Comme la femme porte en elle neuf mois durant l'enfant auquel elle donnera le jour, les arbres et les arbustes hébergent dans leur secret les sources de la vie qui jaillira au printemps.

Dans nos existences, l'hiver n'est pas absent. C'est un temps de décapage intérieur, qui prend parfois des allures de mort. Traverser la maladie ou accompagner un proche gravement malade, affronter les angoisses, les incertitudes, les imprévus, l'inexorable aussi, est une rude épreuve qui laboure le corps, le cœur et l'âme. Faire l'expérience de la mort de l'être aimé est un dépouillement sans pareil. Mais il existe aussi bien d'autres détachements infiniment douloureux : perdre son travail sans assurance d'en retrouver un autre, vivre des séparations affectives à tout âge de la vie, vieillir en accumulant les handicaps, constater un effondrement de certaines convictions jusqu'alors professées sans l'ombre d'un doute et se sentir sombrer dans des décombres intérieurs, être sujet à l'incertitude sur des questions essentielles, endosser de la part d'autrui des réactions d'incompréhensions voire des calomnies, être pris de vertige devant le gâchis humain qui s'accroît sur notre planète, prendre conscience de sa solitude fondamentale, propre à chaque humain, de son impuissance radicale devant tant de chantiers et de son infinie petitesse pour peser sur le destin de l'humanité, que sais-je encore...

Sur le moment, c'est l'impression de mort qui domine. Comme les arbres du potager, dénudés, décharnés, secoués par la tempête, apparemment morts, nous sommes parfois dépouillés de beaucoup de supports qui nous assuraient tant bien que mal un relatif équilibre, fragile certes, mais qui nous donnait l'impression que la vie l'emportait sur les forces de mort. Et puis, un jour, bien avant le grand âge, des failles se sont révélées : incident de santé majeur qui brise élans et projets, désillusions, déceptions, amertume, tentation de découragement et de scepticisme, manque de foi en soi et en autrui, lucidité accrue sur soi et ses ambiguïtés...

Sans doute, faut-il traverser ces hivers rigoureux de l'existence pour découvrir malgré tout que ce qui semble irrémédiablement mort en soi ne l'est pas totalement. Certes, beaucoup d'apparences qui pouvaient donner le change se sont envolées. Mais dans ce dépouillement de l'être réduit à une nudité parfois extrême, se manifestent des signes de vie, invisibles pour l'œil distrait. Paradoxalement, au lieu même de la pauvreté, pointent des promesses d'avenir. Comme le squelette décharné des arbres se couvre de bourgeons qui ne se voient qu'à un examen rapproché, nos existences, pourtant couvertes de cicatrices et de blessures, laissent transparaître, pour qui est attentif, quelques indices d'une vie souterraine. Si donc la sève ne s'absente pas des arbres ni des vivaces durant la froide saison, mais se recueille en leurs profondeurs, ainsi en va-t-il du travail intime qui s'opère mystérieusement et silencieusement au plus profond de nous-mêmes dans la traversée de l'épreuve. Mais il faut du temps, dans l'ordre humain comme dans l'ordre végétal, pour éviter l'épuisement et reconstituer énergies, force vitale et capacités de resurgir. L'hiver est pour moi le symbole de cette lente et longue gestation de l'humain qui se fait au creux des vies sans tambour ni trompette, sans ostentation et sans démonstration de puissance. Il est des périodes où nous pouvons avoir l'impression qu'il ne se passe rien. Le temps est immobile. Le jour suivant ressemble au jour précédent, aussi gris, aussi morne, aussi monotone. Rien ne semble advenir. Pourtant au fil des semaines, des mois et des années, la délicate et vulnérable sève humaine apparemment inactive est efficacement à l'œuvre, sans bruit ni tapage. L'hiver dans nos vies est le temps de la patience, du recueillement et du consentement au mystère secret qui s'engendre en nos profondeurs...

La Bataille d'Osorno

Depuis qu'a éclaté le problème d'Osorno, NSAE a suivi la relation que nous faisions Régine et Guy Ringwald de ce qui se passait au Chili. Nous avons fait connaître notre soutien au mouvement des laïcs et laïques d'Osorno par des communiqués, et par la publication sur notre site de documents reçus du Chili, et d'articles sur l'évolution de la situation. Nous étions tous bien loin d'imaginer où mènerait ce combat, et d'abord que le pape lui-même y serait impliqué. Personne n'imaginait non plus l'issue exceptionnelle de cet épisode unique dans l'histoire récente de l'Église catholique.

Régine et Guy Ringwald ont suivi cette histoire jusqu'au bout et au-delà. Ils en ont fait un livre « La bataille d'Osorno » qui permet de replacer l'événement dans son contexte. Nous sommes heureux de voir publier cet ouvrage, facile à suivre avec ses rebondissements et – pourrait-on dire – son suspense, mais aussi avec la matière à réflexion qu'il nous apporte.

Le livre, préfacé par Jean-Louis Schlegel, publié en octobre dernier par les éditions Temps Présent, est en vente en librairie au prix de 19 €; on peut le commander à La Procure (<https://www.laprocure.com/#>) ou chez Golias (<https://www.golias-editions.fr/catalogue/>). Il est aussi possible de se le procurer auprès de NSAE (assocnsae@gmail.com).

La Bataille d'Osorno : Quelques réactions

Quelles horreurs si bien documentées. Le monstre est ici systémique... Ce livre trouvera bonne place dans notre bibliothèque facultaire.

*Arnaud Join-Lambert, Sociologue des religions
Université de Louvain-la-Neuve*

Votre enquête et sa publication représentent une démarche d'une qualité exceptionnelle... Comme vous avez raison de rendre hommage à celles et ceux qui ont fait preuve d'un courage et d'une résistance exceptionnelle.

Gabriel Ringlet

Rarement la lecture d'un livre consacré aux abus sexuels, spirituels et de pouvoir dans l'Église catholique m'aura à ce point bouleversé... Ce feuilleton à rebondissements – je n'ose écrire ce polar noir – scrupuleusement documenté, donne à comprendre, mieux que tous les essais théoriques, les mécanismes à l'œuvre, au niveau d'un pays entier, ici le Chili, dans ces scandales d'abus sur mineurs ou adultes

René Poujol.

Vous avez fait là, une œuvre courageuse et précieuse pour dénoncer concrètement de manière « scientifiquement » détaillée les malheureuses et réelles perversions de ces ecclésiastiques catholiques du Chili (comme il y en a ailleurs)... Merci pour votre travail précis, et pour sa rédaction très accessible pour tous

Cécile Entremont

Je suis dans l'admiration non seulement devant le travail d'une persévérance extraordinaire de ces laïcs chiliens, mais aussi devant celui de Régine et Guy Ringwald... Mais quelle constance dans le combat il a fallu à ces laïcs et ces prêtres dont le compagnonnage a rendu possible l'impossible.

Christine Fontaine

Merci de m'avoir fait connaître ce livre, si important. Je souhaite qu'il soit lu par beaucoup de chrétiens dans le monde et qu'il nous libère des scléroses hiérarchiques pour suivre Jésus aujourd'hui.

Gérard Bessière

Vous m'avez fait découvrir le marathon de ces laïcs engagés pour une autre Église au Chili. J'ai été sensible aussi aux similitudes et aux rapprochements entre ce qui se passe là-bas et dans d'autres Églises, en France par exemple. Grâce à des ouvrages comme le vôtre, l'omerta cessera. Le chemin est long, difficile, les résistances fortes, mais la lumière jaillira. Bravo pour votre travail.

Un curé de paroisse

C'est un travail exceptionnel et utile qui mérite une large diffusion.

Eletta Cucuzza, journaliste Adista (Italie)

L'histoire de la bataille d'Osorno, telle que relatée dans le livre de Régine et Guy Ringwald, trouve des résonances et des implications qui dépassent largement le cadre d'un diocèse, et même le cadre d'un pays. C'est une mise à nu de problèmes endémiques, inhérents à l'Église tout entière... Mais ce qui s'est passé là-bas, au Chili, prouve aussi et surtout qu'on peut agir... Les auteurs de l'ouvrage utilisent, à bon escient, l'image de David et Goliath. Comment les petits « David » du Chili s'y sont-ils pris pour vaincre le puissant « Goliath » du Vatican ?

Luc Schweitzer, ss. c

En mémoire d'elle

« *Malgré son confinement strict, nous écrit le groupe de Montpellier, Gui Lauraire continue de nous aider à réfléchir.* » Et le groupe nous a transmis son dernier travail : « *En mémoire d'elle* », dont nous reprenons ici quelques extraits.

Et relisant un merveilleux petit livre de Gabriel Ringlet [1], je me rends compte qu'il parle d'un texte d'Évangile qui m'a beaucoup touché pendant le confinement dû à la covid-19 : il s'agit de Mt 26,6-13. J'ai donc voulu méditer ce passage de Mt (ou de Mc 14, 3-9 qui lui est parallèle), en approfondir l'étude, et si possible, en tirer quelques orientations pour le présent.

Les grands prêtres et les anciens ont pris la décision d'arrêter Jésus et de le tuer. La fête de Pâque est proche.

Jésus est à Béthanie. Invité par Simon le lépreux, Jésus est allongé à table dans sa maison. Une femme – anonyme – vient et répand un parfum de grand prix sur la tête de Jésus. Ce qui provoque l'indignation des disciples. On aurait pu, en effet, vendre ce parfum et donner l'argent aux pauvres. Mais Jésus réagit en faisant l'éloge de cette femme : « elle a accompli une bonne œuvre, anticipant et préparant ainsi mon ensevelissement ». Et le récit s'achève ainsi :

« Partout où sera clamée cette bonne nouvelle, dans le monde entier, on parlera aussi de ce qu'elle a fait, en mémoire d'elle. »

Il est un autre récit évangélique où il est demandé de faire mémoire. Il s'agit de Lc 22, 14-20 : c'est le dernier repas de Jésus avec les siens, repas au cours duquel il anticipe symboliquement ce qu'il va vivre peu après, le don total de lui-même sur la Croix : « **Il prit du pain et après avoir rendu grâce, il le rompit et le leur donna en disant : "ceci est mon corps donné pour vous. Faites ceci en mémoire de moi."** » (Lc 22, 19) [2]

Parlant de la femme qui, humblement, l'a oint de son parfum, Jésus dit : « **On parlera de ce qu'elle a fait, en mémoire d'elle** ».

À la Cène, Jésus dit : « **Faites ceci en mémoire de moi** ».

Et Gabriel Ringlet d'écrire : **Il ne faut pas séparer les mémoires.**

Il ne faut pas séparer les repas.

En mémoire d'elle

En mémoire de moi

Il s'agit pour nous d'actualiser, de donner corps dans notre aujourd'hui, à ces actes et paroles d'autrefois, afin de maintenir ouverte l'espérance en l'avenir dont ils sont porteurs. Et d'abord parce qu'ils visent la Passion, la mort et la résurrection de Jésus qui sont le cœur de notre foi chrétienne.

« Avant la fête de la Pâque, Jésus sachant que son heure était venue, l'heure de passer de ce monde au Père, lui, qui avait aimé les siens qui sont dans le monde, les aima jusqu'à l'extrême » (Jn 13, 1)

Quand Jésus dit « **prenez et mangez, ceci est mon corps** », ces mots ne s'adressent pas au pain comme tel, mais au pain en train d'être rompu et partagé entre ceux qui sont là, et qui sont appelés à devenir à leur tour corps du Christ. Et, comme à la multiplication des pains, il y aura des restes, pour que la Cène continue à se vivre au fil du temps, et à susciter des membres vivants de ce corps en les nourrissant du Christ ressuscité, par l'action de l'Esprit Saint.

La communauté qui célèbre se souvient que si elle veut vraiment suivre le Christ, elle est invitée à mettre au cœur de sa vie la même option. Elle s'affirme prête à dire à la suite de Jésus : ma vie est à vous, voici ma vie donnée pour vous. Faire mémoire, ce n'est pas seulement écouter la Parole, et recevoir le Corps et le Sang du Christ, c'est entrer vraiment dans la dynamique du don de soi : se livrer aux autres, être disponible aux besoins des autres... Si le témoignage de vie ne suit pas, le rite est vide. Quand il rappelle le repas du Seigneur, Paul va fort : si votre Eucharistie ne construit pas la communauté et n'anime pas le témoignage, vous mangez et buvez votre propre condamnation ! (1Co 11, 17-34).

Se livrer soi-même, à la suite de Jésus ; c'est aussi ce que nous dit Jn 13, 2-20 « ... **il les aima jusqu'à l'extrême.** » Et l'évangéliste Jean enchaîne avec un geste de Jésus qu'il est le seul à rapporter : Jésus dépose son vêtement, se ceint d'un linge, et se met à laver les pieds des disciples et à les essuyer avec le linge, avant de remettre son vêtement et de reprendre place à table. C'est bien dans le contexte d'un repas que cela se passe, et dans un climat dramatique ; l'heure est venue, et Judas poussé par le diable pense déjà à livrer Jésus.

Jésus reprend pour les disciples ce que Marie a fait pour lui, quelques versets plus haut (Jn 12, 1-3). C'est aussi le geste accompli sur lui par la femme anonyme et pécheresse de Lc 7, 36 s ; par la femme anonyme de Mt 26, 6-13, et de [Mc 14, 3-9](#).

On peut penser que c'est d'elle(s), de cette femme (ou de ces femmes, peu importe) que Jésus a appris ce geste : cette attitude de profonde humilité et de service. Ne peut-on pas dire que, déjà, Jésus lui-même fait cela « en mémoire d'elle(s) » ? Du coup « en mémoire d'elle » et « en mémoire de moi » se rejoignent.

Nous vivons un moment difficile : pandémie, menace terroriste, incertitude... Nous prenons conscience de notre fragilité. Mais aussi, si nous réfléchissons un peu, de notre interdépendance, et pas seulement entre nous, les humains, mais aussi entre nous et l'univers entier. Dans ce contexte, ma foi chrétienne m'interroge et me suggère quelques réflexions.

Si nous avons gardé vivante la « mémoire d'elle », et si nous n'avons pas réduit la « mémoire de moi » à la seule messe, nous pourrions vivre ce temps de manière positive. C'est du moins ainsi que je m'efforce de le vivre.

Je n'oublie pas qu'un sacrement ne se réduit pas à un rite. Le plus important est la grâce qu'il communique, le fruit qu'il porte. Dans l'Eucharistie, le fruit nous est révélé en Jésus : il s'agit du don de sa vie pour que les autres vivent ; il s'agit de se donner pour réaliser la fraternité, la communion. Se livrer soi-même, à la suite de Jésus, comme lui, même si c'est bien petitement ! Si la messe ne conduit pas à faire communauté, communauté vivante et rayonnante, elle n'est qu'un rite... peut-être vide. Si elle ne conduit pas à des gestes concrets au niveau des relations humaines, à des actes d'amour reflétant la générosité et la tendresse divines manifestées en Jésus, elle n'est qu'une « pratique » cultuelle sans impact sur la vie réelle. Or c'est le service de la vie qui compte.

Je n'oublie pas davantage que le mot eucharistie veut dire « action de grâce ». C'est beaucoup plus vaste que la seule messe. Pendant ce temps d'incertitude, je suis en admiration devant le dévouement extraordinaire de soignants, devant l'engagement de tant de médecins, d'infirmières... pour prendre soin des malades. Admiratif devant les personnes qui vont vers les gens en difficulté, se préoccupant de leurs besoins, leur apportant le nécessaire. Admiratif devant celles et ceux qui, malgré les risques, assurent au mieux leur service social. Admiratif devant tant de gestes de solidarité... La liste serait longue !

Alors oui, il y a de quoi rendre grâce, faire eucharistie, pour tous ces gestes que tant de personnes accomplissent en donnant le meilleur d'elles-mêmes.

Et je crois que cela est aussi l'œuvre de l'Esprit saint, ce grand souffle d'amour de Dieu dans le cœur des humains, croyants ou pas. Car : « **l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné** » (Ro 5, 5). À moi, à nous, chrétiens, de saisir cela dans notre prière et d'en faire eucharistie. Nous sommes le peuple de l'action de grâce.

Ces personnes-là, se souciant du corps de la sœur, du frère en humanité, ont fait « cela en mémoire d'elle ». L'important n'est pas qu'elles l'aient su ou non. L'important n'est pas de savoir, mais d'agir, de faire. N'est-ce pas ce que nous dit l'Évangile en Mt 25, 31-46, dans cette scène grandiose du jugement dernier ? Le Fils de l'homme ne nous demande pas si nous avons eu notre messe, mais si nous avons servi notre sœur, notre frère, affamés, assoiffés, nus, prisonniers... car ce que « **vous avez fait à l'un de ces plus petits qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait.** » Et qu'importe, dit Jésus, que vous m'ayez reconnu ou pas... ce qui compte, c'est que moi, je vous reconnaisse comme celles et ceux qui ont été des relais efficaces de mon amour.

Nous n'avons pas eu la messe pendant quelques semaines, quelques mois peut-être. Nous étions sur pied d'égalité avec toutes celles, tous ceux qui étaient privés de quelque chose d'important à leurs yeux. Mais n'était-ce pas l'occasion de nous rappeler que, dans la messe, il y a la table du pain et du vin, mais il y a aussi la table de la Parole. Et la Parole de Dieu restait à notre disposition. Nous pouvions la lire, la méditer, et même la partager, les moyens modernes offrent tant de possibilités.

Nous finirons bien par sortir de ce moment critique.

Aura-t-il contribué à me faire grandir dans une vie spirituelle plus intense, dans une prière personnelle plus fidèle, et surtout dans le don du meilleur de moi-même dans les contacts plus rares que je pouvais avoir avec les autres ?

Oui, ce pouvait être un temps de réflexion profonde et de conversion :

- pour la société, appelée à plus de sagesse. Nous savons bien que si nous retombons dans les erreurs du passé, si nous continuons à sacrifier les humains au profit, nous connaissons d'autres crises, et plus graves peut-être.
- pour l'Église, privée pour un temps de ses repères habituels, et appelée par là-même à se demander si d'autres manières d'être ne seraient pas à explorer, avec audace.

Pour ma part, je n'accepte plus d'entendre des propos tels que celui-ci (si commun !) : les femmes ne peuvent pas accéder à un ministère ordonné, parce que Jésus n'a choisi que des hommes. Y a-t-il un seul Apôtre dont Jésus nous a demandé de faire mémoire ? Mais il a bien demandé de :

« **faire mémoire de moi** (lui) » et de

« **faire mémoire d'elle** ».

« **Ne séparons pas les mémoires.**

«

Notes :

[1] RINGLET Gabriel. *Un peu de mort sur le visage*. DDB, Paris, 1997, pp. 60-62.

[2] Lc 22, 19. Le grec dit : *toûto poieite eis tèn emèn anamnèsin*. Textuellement : « cela faites en la mienne mémoire. »